

Eros m'a dit

Je n'imaginai pas, ce jour de prérentrée scolaire 1984, comment ma vie allait basculer dans les dix années à venir. Je réintérais l'école où j'avais presque débuté et j'en étais heureux car j'en gardais d'excellents souvenirs.

Pénétrant dans l'établissement, je ne remarquai pas la jeune institutrice qui me suivait à une trentaine de pas.

La timidité, l'éloignement de nos salles de classe, le fait qu'elle enseignait à des *petits* et moi à des *grands*, allaient nous tenir longtemps dans l'indifférence.

Des années s'écoulèrent avant que des amitiés communes, des modifications de l'équipe, des affinités nouvelles nous rapprochent et fassent de nous d'excellents camarades.

Nous discutâmes alors de plus en plus souvent à l'occasion de la surveillance des récréations de cantine ou d'étude. Je plaisantais. Annick riait franchement. Je la taquinais à propos de sa petite taille (elle mesurait à peine un mètre cinquante). Elle n'en prenait nul ombrage. Elle était toujours d'humeur guillerette et son sourire, plus que tout, allait me séduire.

Quand exactement, comment surtout, mes sentiments évoluèrent-ils ? Je suis incapable de m'en souvenir. Vers le mois de mai ou juin 1991 je crois, j'éprouvai cette sensation étrange qui rend euphorique et mélancolique à la fois : l'émotion amoureuse.

Je l'avais côtoyée longtemps sans lui prêter attention et voilà que, tout à coup, son image me hantait. Je me sentais transporté mais... non, c'était stupide. Pourquoi cette toquade soudaine ? D'ailleurs, j'ignorais tout d'elle. Je la

savais plus jeune que moi qui avais quarante-cinq ans, mais quel âge avait-elle précisément ? Elle donnait l'illusion d'une jeune femme rangée, décidée, organisée, mais quel personnage se cachait en vérité derrière cette petite institutrice apparemment « bien dans sa peau » ? Comment vivait-elle ? Quelqu'un occupait-il sa vie, son coeur ? Elle constituait pour moi une énigme.

N'étions-nous pas faits l'un pour l'autre ? Peut-être m'aimait-elle en secret. Pouvait-elle seulement me l'avouer ? Moi-même, je serais bien incapable...

Non ! Ce n'était que chimères. J'étais un très bon ami qu'elle estimait certes, rien de plus. Mes sentiments étaient ridicules et la feraient sans doute bien rire si elle savait.

J'entrepris cependant une « enquête » pour mieux la connaître. Cela m'aiderait à rêver et, le rêve n'est-il pas notre meilleur compagnon de route ?

J'appris ainsi qu'elle avait trente-quatre ans et habitait un studio proche de l'appartement de ses parents. Elle dînait chez eux chaque soir. Son père, qui était à la retraite, préparait les repas. Homme extraordinaire, il savait tout faire. Personnage racé, distingué, il en imposait à tout le monde. Il savait rire et avait le sens de la répartie. Souvent Annick lui rapportait mes bons mots et cela l'amusait follement.

En somme, à l'entendre, elle était bien la jeune fille sage que j'avais imaginée. Sans doute n'attendait-elle que le « prince charmant » qui tardait à venir. Et si j'étais celui-là ?

Non ! Ce n'était pas sérieux. Une passade tout au plus.

La fin de l'année scolaire approchant, je me dis que les vacances allaient me remettre les idées à leurs places. Je me croyais tout à fait capable de prendre du recul, apte à analyser froidement mes sentiments. Je considérais tout à fait possible qu'après avoir « fait retraite » deux mois, je convienne, la retrouvant en septembre, que je m'étais

« monté la tête », complètement trompé, et que tout n'avait été que fantasmes.

Dès lors, je ne le savais pas encore, j'avais commencé à tricher avec moi-même. Je voulais être amoureux : je l'étais. Rien, pas même un été de séparation, ne me ferait changer d'avis.

Ainsi, je passai les mois de juillet-août 1991 dans la félicité, ne songeant plus qu'à elle. J'aurais voulu crier au monde combien j'étais heureux mais il fallait attendre encore. Je me consolais en imaginant ce que serait bientôt notre vie à deux... Qu'il était doux d'être amoureux ! Je ne me doutais pas que c'était mon dernier été de bonheur avant longtemps.

*

Reprenant l'école, début septembre, je me précipitai au premier étage. Annick discutait dans le couloir avec deux collègues.

Les retrouvailles furent chaleureuses. Nous descendîmes au rez-de-chaussée dans la salle des maîtres où devait se tenir le conseil de rentrée. Volontairement, et presque naturellement, nous nous assîmes l'un à côté de l'autre. Toute la matinée, nous jouâmes de complicité, n'écoulant que distraitement les propos du nouveau directeur.

Cet homme sympathique éprouvait le désir de souder l'équipe enseignante, objectif peu aisé dans cette école où subsistaient de lourds contentieux personnels. Dans ce but, il proposa que nous déjeunions ensemble. Beaucoup déclinaient l'invitation que personnellement j'acceptai d'emblée. Je convainquis Annick de joindre à nous. Ainsi se retrouva-t-on à six ou sept dans une *pizzeria* des environs.

Installée face à moi, elle était radieuse. Je n'avais d'yeux que pour elle et son sourire charmeur.

De retour à l'école, après quelques préparatifs vite expédiés dans ma classe, je la rejoignis dans la sienne pour l'aider à ses rangements et installations, tout en devisant gaiement jusqu'au moment de partir. Je me sentais bien en sa compagnie mais me demandais si, un jour, j'oserais lui déclarer ma flamme et comment je m'y prendrais.

Il me fallut près d'un mois pour me décider. Le 30 septembre enfin (comment pourrais-je oublier la date ?) je résolus de franchir le pas. Annick surveillait la récréation de cantine. Vers midi, j'allai la retrouver.

Instant d'hésitation : un lourd silence s'installa. Nous demeurions côte à côte sans prononcer un mot. On aurait dit qu'elle sentait quelque chose. Je pris mon courage à deux mains et après une grande inspiration, me lançai :

— Je peux te parler, Annick ?

— Je t'écoute.

J'avais préparé mon « discours » de longue date et son début ne tint en rien de l'improvisation.

— Excuse-moi si je suis brutal, peut-être vais-je te choquer mais il est des choses que je ne sais pas dire, pour lesquelles je ne sais pas mettre les formes. Je vais donc être direct.

— ?...

— Tu n'as certainement pas manqué de remarquer que depuis quelque temps je te poursuis de mes assiduités... Tu dois bien penser que ce n'est pas innocent. N'imaginerais-tu pas que nous fassions notre vie ensemble ?

Mes mots durent résonner dans sa tête comme un coup de tonnerre. Elle demeura muette, vraisemblablement abasourdie. Effrayé par mon audace, j'aurais voulu faire machine arrière mais il était trop tard. Je ne pouvais que poursuivre.

— Tu n'es pas obligée de répondre de suite, tu peux réfléchir. Accepterais-tu seulement que nous en parlions ?

— J'aimerais bien, finit-elle par lâcher.

Mon coeur se mit à battre comme jamais. J'avais enfin osé et sa réponse équivalait pour moi à un oui.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment de discuter de cela. Peut-être pourrions-nous envisager de sortir un soir ensemble pour le faire dans la sérénité ?

Elle approuva. Une page venait d'être tournée dans ma vie, dans la sienne aussi. Je pouvais enfin croire au bonheur. J'étais loin de me douter de ce qui m'attendait.

Je ne sais plus de quoi nous discutâmes ensuite. Probablement échangea-t-on quelques banalités en attendant que la cloche nous rappelle à notre devoir d'instituteurs.

Ce soir là, j'assurais la surveillance d'étude jusqu'à dix-huit heures. Vers dix-sept heures quarante-cinq, Annick pénétra dans ma classe.

— Je t'ai écrit cela, dit-elle, me tendant une enveloppe. Je te demande de ne pas l'ouvrir avant que je ne sois partie.

Je fus surpris, considérant un peu puéril ce système de communication par « petits mots » comme le font les gamins de nos classes, lesquels n'ont pas notre âge. Je pris sa lettre en riant et fis ce commentaire :

— Si nous commençons ainsi, la relation ne va pas être facile...

Ma remarque la blessa, elle devait me la reprocher plus tard.

Elle partit rapidement. De la fenêtre de ma classe je la vis traverser la cour de l'école. J'ouvris fébrilement l'enveloppe. Elle exprimait le trouble causé par ma déclaration. « *Depuis ce midi j'ai l'impression de flotter dans une petite bulle. Les mots que tu as prononcés m'ont touchée au tréfonds et je ne voulais pas partir sans que tu le saches...* »

Rentré chez moi, je m'effondrai sur le canapé, épuisé, soûl, ivre de bonheur et d'angoisse. Pourtant la nuit qui suivit, je ne dormis pratiquement pas.

*

A dater de ce jour, le comportement d'Annick ne fut plus jamais le même. Je cessai définitivement de la faire rire. La moindre de mes plaisanteries l'irritait. Elle me trouvait cynique. Tout ce qui, jusqu'ici, avait eu l'heur de lui plaire ou de l'amuser devint source d'agacement.

Le lendemain, je lui demandai si, la nuit portant conseil, elle avait réfléchi au jour où nous pourrions sortir ensemble.

— On verra plutôt la semaine prochaine, répondit-elle avec détachement.

Elle ne manifestait guère d'impatience et j'en étais déçu. Je me consolai en pensant que peut-être quelque empêchement lui imposait de repousser ce « rendez-vous idyllique ». Rien ne servait de brusquer les choses. Qu'étaient quelques jours d'attente face à l'éternité de bonheur qui nous était promise ? Ce n'est que bien plus tard que j'ai réalisé que, déjà, elle me testait.

Vers la fin de la semaine, elle finit par se décider. Nous convînmes d'un dîner au restaurant le mardi suivant. Je passerais la chercher chez elle vers dix-neuf heures, nous improviserions ensuite.

Elle habitait un bel immeuble en pierres de taille dans une résidence de banlieue calme et bien paysagée. Son petit studio donnait toutefois une impression de tristesse. Orienté au nord, il ne recevait que peu de lumière malgré une large baie vitrée ouverte sur un balcon. La tapisserie terne qui recouvrait les murs, n'était pas pour corriger l'effet. La pièce était meublée de bric et de broc, sans style particulier, ou plutôt avec des styles qui se mariaient mal. Tout cela ressemblait assez peu à la jeune fille pimpante que je connaissais, soucieuse du moindre détail de son allure et de son habillement, jamais prise en défaut en matière de goût. Sur l'un des murs, au-dessus du buffet, une immense affiche du film « Garçon » avec Yves Montand

écrasait tout. Je devais apprendre plus tard l'importance que l'acteur occupait dans son esprit et pourquoi.

Tout cela me revient aujourd'hui mais, sur l'instant, ne me frappa guère. L'important pour moi est que j'étais là, chez elle, face à elle, et n'avais d'attention que pour elle.

Nous prîmes l'apéritif, chacun s'efforçant de garder contenance. Au moment de partir, debout si près l'un de l'autre, l'espace d'un instant très court, je la serrai contre moi. Elle se laissa faire. Je sentis la chaleur de sa joue contre la mienne et c'était bon. Presque aussi vite je la relâchai, stupéfait de ma hardiesse, tel un écolier pris en faute.

Après avoir vaguement et vainement prospecté la banlieue environnante, nous prîmes la route de Paris, très précisément du quartier latin. Nous arpentâmes les rues entre la Sorbonne et le jardin du Luxembourg à la recherche d'une auberge accueillante. Nous marchions silencieux, mon bras passé autour de son cou. Je me sentais bien et elle aussi je crois.

La salle du restaurant était presque déserte. Je ne me souviens plus comment s'engagea la conversation sur les raisons de notre tête-à-tête. Je crois que c'est elle qui posa la première question. Elle m'interrogea longuement sur les motifs de ma demande. Nous nous connaissions depuis des années, pourquoi subitement m'intéressais-je à elle ? J'étais bien incapable de l'expliquer. Elle avait des qualités et sûrement aussi des défauts. Qu'avait-elle de différent des autres ? Pourquoi avais-je jeté mon dévolu sur elle ? Toutes ces questions me laissaient perplexe. L'amour doit-il être justifié ?

Je lui confessai cela sans détour, sans fausse pudeur, avec un ton de loyauté qui ne put que la convaincre.

— C'est terrible ce que tu me dis là, souffla-t-elle.

J'avais pris sa main sur la table et elle me laissait la caresser.

Je me souviens qu'elle me confia :

— Lorsque tu m’as parlé l’autre jour, j’ai pensé : « Galot cherche une aventure ».

Elle avait employé à dessein mon nom patronymique, comme on parle de n’importe quel collègue. Je ne réalisai pas sur l’instant combien cet aveu était lourd de sens. En somme, elle n’était pas assurée de ma sincérité. Elle m’avait pensé en quête d’une aventure mais n’avait pas refusé. Elle était aussi partante pour cela. Peut-être, d’ailleurs, ne l’était-elle que pour cela. Ma naïveté m’avait laissé imaginer un instant que je pourrais être le premier homme de sa vie (j’ai dit *homme* et non *amour* car je ne crois pas qu’elle connut jamais l’amour), elle devait m’avouer plus tard que c’était loin d’être le cas.

Certainement ma franchise la toucha. Mes mots, mes accents, mes regards, gageaient l’authenticité de mes sentiments.

Qu’éprouva-t-elle alors ? Quel fut à partir de ce moment le degré des siens ? Difficile à dire. Elle-même le savait-elle ? Était-elle capable de s’analyser ?

Une autre confession qu’elle me fit ultérieurement, confirma que jamais nous ne fûmes sur la même « longueur d’onde » :

— Le plus extraordinaire est que tu m’aies remarquée, que tu te sois intéressé à moi. Venant de toi, pour qui j’avais tellement d’admiration, c’était inespéré.

Enfant unique, portée au Pinnacle par ses parents d’avec lesquels, à trente-quatre ans, elle n’avait toujours pas coupé le cordon ombilical, elle était demeurée une *petite fille* aux caprices de laquelle on a toujours cédé. Avoir en plus un *amant* dont elle pourrait disposer comme bon lui semble n’était que la suite logique de ce qu’on lui avait appris de la vie. Elle attendait un « chevalier servant » qui lui serait entièrement dévoué, elle venait de le trouver. J’étais dorénavant entre ses mains un nouveau jouet dont elle pourrait user et abuser, et qu’elle finirait un jour par briser.

Nous avons beaucoup parlé au cours de ce repas et pourtant, sortant du restaurant, j'avais l'impression de ne pas être plus avancé qu'en entrant. Qu'espérait-elle ? Qu'attendait-elle ? Quelles perspectives s'offraient à nous ?

Nous fîmes le tour du quartier pour regagner ma voiture. Je la tenais par les épaules. Nous marchions en silence et tremblions tous les deux. Était-ce l'émotion ou bien la fraîcheur de la nuit ? L'un et l'autre sans doute. Je la serrai plus fort.

— Qu'en penses-tu ? Qu'est-ce que tu décides ?

— Je ne sais pas, bredouilla-t-elle. Je ne peux pas répondre comme ça. Il me faut du temps. Tu veux aller trop vite.

C'était peut-être vrai que j'allais trop vite, mais rien ne m'incitait à ralentir. Je l'aimais. Je la voulais. Je n'étais pas de ceux qui « essaient » une fille tout en pensant : « On verra bien ».

La nuit était noire et les rues désertes à cette heure avancée. Sur une petite place ombragée et mal éclairée, à l'abri des regards indiscrets, je l'enlaçai pour mieux l'embrasser. Premier baiser d'amoureux : celui qu'on n'oublie jamais quoi qu'il advienne, tout comme le premier « je t'aime » qu'on souffle en ayant l'impression de vider son cœur.

Nous regagnâmes la voiture dans laquelle nous demeurâmes bien deux heures. Ce n'était guère confortable pour des étreintes mais il y faisait meilleur que dehors. Et puis, qu'importe le confort quand on est si épris.

Je me rappelle qu'elle me fit passer par tous les états : de la félicité au désespoir. Tantôt des paroles tel que : « Il y a si longtemps que j'avais envie de t'embrasser », me réchauffèrent l'âme ; tantôt elle me glaça par des : « Tu ne

me connais pas... Il me faut du temps... On verra plus tard... » Elle me suppliait de l'embrasser puis subitement me repoussait comme si elle me trouvait impudent. Je subissais une perpétuelle « douche écossaise ». Cette alternance de moments délicieux et amers me dérouta. J'allais pourtant devoir m'y habituer.

Nous reprîmes la route vers trois heures du matin. Le voyage se déroula sans presque échanger un seul mot. J'étais songeur ; elle aussi sûrement. Autant que la conduite m'en laissait le loisir, je prenais sa main qu'elle m'abandonnait volontiers.

Arrivés à destination, je l'embrassai encore. Les mêmes attitudes versatiles la reprirent. Je ne comprenais plus rien. Je ne savais plus que dire ou que faire. A peine entrepris, était-ce déjà la fin de ce voyage tant espéré ? Tous ces élans, tous ces baisers demeureraient-ils sans lendemain ? Son comportement, les paroles parfois blessantes qu'elle avait prononcées me permettaient-ils encore d'entrevoir une issue heureuse ? Je lui demandai, dépité :

— Qu'envisages-tu ? Nous ne pouvons tout de même pas nous en tenir là ?

— Je ne sais pas. On ne se connaît pratiquement pas. Il me faut du temps. Rien ne presse.

Dernier baiser, dernière étreinte, elle descendit de la voiture. Je la vis s'enfoncer puis disparaître dans la nuit. Pas une fois elle ne se retourna pour m'adresser un sourire ou même un regard.

Le lendemain, après bien des hésitations, ne sachant trop comment elle réagirait, je finis par lui téléphoner.

— Je n'ai pas envie de te parler longuement, j'en suis incapable. Je veux seulement que tu saches que je suis là et que je pense à toi.

— Moi aussi je pense à toi, murmura-t-elle. C'est bien que tu aies appelé.

Ces quelques mots, prononcés d'une voix douce, me réconfortèrent et me rendirent espoir. Certainement elle m'aimait. Les couleurs de l'avenir viraient au rose.

*

Si j'avais été lucide, j'aurais très vite compris que notre histoire était vouée à l'échec. Je n'ai pas su regarder la vérité en face. J'avais trop longtemps rêvé de cet amour pour y renoncer quand, enfin, il m'était offert.

Je découvris progressivement qu'Annick n'était pas du tout celle que j'avais imaginée. Je fus incapable d'accepter la réalité.

Nous nous fréquentâmes dix-huit mois avant de nous marier et cette période fut émaillée d'incidents, de brouilles, de réconciliations, de ruptures et de retrouvailles.

Nous avons pris l'habitude de nous voir, en principe, deux fois par semaine : le mercredi soir chez elle et le dimanche chez moi.

Bien sûr nous nous rencontrions aussi à l'école mais il faut bien admettre que ce n'était pas tout à fait pareil.

L'envie d'être avec moi n'était pas chez elle une obsession. Il lui arrivait souvent de repousser un rendez-vous. Elle ne se justifiait jamais. Sans doute estimait-elle ne pas avoir de comptes à me rendre. Pour ma part, j'aurais voulu être le plus souvent possible en sa compagnie et me tenais à sa disposition. Souhaitait-elle me voir ? c'était chose faite. Exprimais-je le même désir ? si le moment ne lui convenait pas, je faisais « chou blanc ».

Je ne le lui cachais pas que cette situation me rendait malheureux. Elle répondait impitoyablement : « Tu sais, des déceptions j'en ai eu suffisamment par le passé, aujourd'hui je n'ai plus envie de me *prendre la tête* pour des questions sentimentales ».